

## 24 images

24 iMAGES

# Le coeur à chanter

André Roy

Numéro 130, décembre 2006, janvier 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12686ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2006). Compte rendu de [Le coeur à chanter]. *24 images*, (130), 47–47.

# Le cœur à chanter par André Roy

**D**e Resnais, on aura longtemps eu une image monolithique parce qu'il s'est vu rapidement statufié. Mais, lentement, presque imperceptiblement, quelque chose est venu semer le doute chez ses admirateurs, qui ont commencé à considérer ses films ultérieurs aussi ambigus que contradictoires. Pourtant, l'unité stylistique de son œuvre, ils le reconnaissent, est constante, comme l'est la parfaite maîtrise du scénario (dont il n'est pas l'auteur), de la direction d'acteurs et du filmage. Pour tout dire, à examiner sa filmographie, on aura plutôt l'impression que le cinéaste a voulu, et dès ses premiers pas dans le long métrage de fiction, défaire son image ou, du moins défaire, avec le film suivant, l'image que le précédent avait forgée. Ainsi, pour rester dans une période récente, on le verra passer de la légèreté de *La vie est un roman* (1983) au pessimisme de *L'amour à mort* (1984); même dans un diptyque comme *Smoking/No Smoking*, il va du diurne au nocturne. Et à partir de ce doublet filmique, il entamera l'adaptation de pièces théâtrales, qui plus est, de vaudevilles et d'opérettes, genres considérés comme mineurs. Il y a chez ce réalisateur comme le refus d'une certaine conception du cinéma d'auteur, celui d'un cinéaste délivrant et confirmant à chaque film sa vision personnelle.

En attendant *Cœurs*, son plus récent film et œuvre sombre s'il en est<sup>1</sup>, le spectateur pourra constater le paradoxe qui semble fonder l'ensemble de ses réalisations en voyant *Pas sur la bouche*, de 2004 (les voies de la distribution au Québec sont impénétrables). Et s'apercevoir, en effet, que chaque nouveau film de Resnais est une exception, très souvent brillante et excitante. Qu'il est surtout un cinéaste formaliste.

La forme, rien que la forme, c'est ce qui l'a toujours intéressé. Tout doit y conduire, dorénavant le théâtre musical, la chanson (n'oublions pas *On connaît la chanson*, de 1997) et, comme ici, l'opérette, devenue un film «sonore, parlant et chantant» – comme il l'est indiqué au généri-



Photo : Thierry Valentin

que –, mais aussi en-chanté que pouvait l'être un Demy. Comique, léger, boulevardier. Une adaptation de l'œuvre éponyme d'André Barde et Maurice Yvain, créée en février 1925, qui garde à la fois son allant, donné par le jazz, et sa noblesse, représentée par des bourgeois. Alain Resnais est un formaliste, oui, soit celui qui aime le jeu et, comme un jeu de cartes, il aime brasser différentes figures, tout en ne masquant pas les artifices nécessaires au bon fonctionnement de son «divertissement» (dans le jeu il y a toujours une distance). Rien n'est plus artificiel que cette pièce basée sur le quiproquo, qu'il faut filmer avec précision et désinvolture puisque les personnages lancent des répliques percutantes et sont intempestifs; ils bougent, courent, virevoltent, et il faut comme l'auteur posséder le sens du cadrage pour ne pas les perdre dans la virtuosité casse-cou que requiert la mise en scène.

Car le réalisateur ne filme pas platement du théâtre comme cela se produit si souvent au cinéma. C'est que pour lui chaque film pose un défi formel : il doit être monté pour nous embarquer dans une aventure, tout en nous leurrant complètement sur ses mobiles. En conséquence, cette opérette vieillotte devient sous la baguette du chef Resnais une entreprise audacieuse, franchement culottée si on pense aux propos qui y sont énoncés (par exemple, sur la peinture moderne, réactionnaires) ou

au choix de l'interprétation (Darry Cowl en femme concierge). L'opération énonce constamment ses risques en faisant passer pour contemporains le kitsch, le baroque (des décors) et, surtout, la désuétude des situations (la «branchitude», la séduction, la tromperie, la recherche de la gloire, etc.), qui restent cependant les mêmes 80 ans plus tard. Tout en respectant la structure de la pièce (ses trois actes, indiqués par des cartons; ses apartés avec des acteurs s'adressant à nous), il fait de son adaptation une fête pour les yeux, travaillant autant la surface de l'image (vrai bouquet de couleurs) que sa structure (les personnages lorsqu'ils quittent le décor s'évanouissant littéralement grâce à un procédé numérique; les décors changeant soudainement entre deux répliques d'une même scène). Alain Resnais pratique avec dextérité l'art de la sédimentation : il réconcilie les contraires et efface antinomies et oppositions parce qu'il croit encore au cinéma, à ses vertus apaisantes quand celles-ci s'avèrent nécessaires dans un monde où, trop souvent, on n'a pas le cœur à chanter. **24**

1. Voir notre compte rendu sur le Festival international du film francophone de Namur, publié dans le site Internet de 24 images.

France, 2004. Ré. : Alain Resnais. Scé. : André Barde et Maurice Yvain. Ph. : Renato Berta. Mont. : Hervé de Luze. Dir. artistique : Jean-Michel Ducourty. Int. : Sabine Azéma, Isabelle Nanty, Audrey Tautou, Pierre Arditi, Jalil Lespert, Daniel Prévost, Lambert Wilson, Darry Cowl. 115 min. Couleur. Dist. FunFilm Distribution.